











Aujourd'hui, les risques naturels sont perçus davantage comme des catastrophes extra-ordinaires plutôt que comme de simples événements inscrits dans un quotidien. Qu'ils soient rapides et meurtriers ou lents et majestueux, la montée des eaux, l'inondation, la crue d'une rivière ou d'un fleuve sont toujours perçus comme un coup de pied dans une fourmilière. Toute notre raison, notre maîtrise vacillent, notre cadre de vie le plus familier est chamboulé et nous nous retrouvons comme dans un décor de théâtre où les acteurs ne seraient plus dans quel cadre ils jouent. Tout s'affaïssit, disparaît, s'abat, se revêt d'un linceul de boue qui pousse toutes formes et toutes couleurs.



Pourtant, paradoxalement, la catastrophe met en lumière ce que nous ne voulons pas voir, ce risque, ce danger auquel nous ne voulons pas croire et qui finalement jusqu'au dernier instant. Et si le fleuve est un lieu sans être pratiqué dans lequel on peut balancer à l'oubli les « oubliés » de nos consciences plus ou moins léchées, l'inondation se charge bien de faire remonter à la surface ce que nous voulons oublier, ce que nous avions oublié. Aujourd'hui, les généralistes du risque tentent d'apporter des remèdes curatifs et préventifs à cette grande crise d'identité collective, de rattacher cette situation qui fait la campagne pour la rationalité. Les courbes d'oubli nous montrent que l'on perd constamment de l'indispensable mais que l'on s'oublie jamais tout simplement, alors peut-être faut-il commencer par réapprendre le fleuve « par cœur » ?



















